

Lettres du « Château de Là-Bas »

par Monique Jutrin

- 234 -

C'est Claude Vigée qui un jour m'enjoignit de plonger dans ce passé : « Il le faut, pour qu'ils soient avec vous, avec nous, et pas simplement morts. C'est une liturgie. »

Quand reviennent les premiers jours d'automne, c'est là-bas que tu te retrouves en esprit, là où tu vécus ton premier automne.

En 1945 ta mère avait accepté un poste de monitrice dans un home accueillant des enfants juifs orphelins. Nous y restâmes neuf mois, d'octobre à juillet. Cette année-là reste profondément ancrée dans ta mémoire. Mais c'est aujourd'hui seulement que tu comprends ce qu'elle a pu signifier pour ta mère, qui se retrouvait meurtrie, incertaine de l'avenir.

Avant de quitter Bruxelles, elle entra dans une librairie, où elle choisit pour toi les deux tomes de *Sans famille* dans la Bibliothèque verte. Tu avais sept ans et demi, ce fut le premier livre que tu lus seule d'un bout à l'autre.

Ce 15 octobre-là – j'ai pu retrouver la date exacte dans la correspondance familiale – nous prîmes un autobus de Bruxelles à Wavre, et de Wavre un autre autobus jusqu'à Perwez, dans le Brabant wallon. (Comment ces noms de lieux te reviennent-ils soudain avec une telle exactitude ?) Mais tu ne sais plus comment nous parvînmes de Perwez à Aische-en-Refail, le village où se nichait « le château de Là-Bas ». Un troisième autobus ? vint-on nous chercher en voiture ?

L'enfant que tu étais s'étonna de se retrouver en pleine campagne, devant un joli manoir de briques rouges,

entouré d'un parc. Car tu avais vécu quatre années de guerre, confinée, sortant peu. Pour la première fois tu allais connaître les quatre saisons de l'année.

C'était un château de briques rouges strié de pierres blanches, tout en longueur, de deux étages, et flanqué de deux tourelles. Au-dessus de l'entrée, un grand balcon semi-circulaire prolongeait le bureau du directeur. Au fond, à droite, il y avait une bergerie. Tu te souviens du fossé séparant le parc de la route, et du néflier tordu au fond de la propriété. C'est un lieu que tu as fortement habité. (Tu es repassée par là, en octobre 1976, et tu as pu vérifier que les souvenirs ne t'avaient pas trompée. L'on te dit alors que d'autres étaient revenus sur les lieux ; tu appris aussi que le terrain serait transformé en camping.)

Au rez-de-chaussée : le grand réfectoire, la salle de classe, une salle de réunion. Sur un mur du réfectoire était calligraphiée la traduction française du poème de Kipling : « *If* ». Tu en connaissais quelques strophes par cœur, mais aujourd'hui il ne te reste plus que le vers final : « tu seras un homme, mon fils ». Au premier étage : les dortoirs, à droite ceux des filles, à gauche ceux des garçons. Au deuxième étage, les chambres réservées aux moniteurs et aux monitrices. Et, plus haut, des mansardes, des pièces cachées dans les tourelles, où il était interdit de s'aventurer. Atteinte d'entérite, tu fus hospitalisée dans une de ces pièces exigües, où tu reçus la visite d'une souris grise.

A votre arrivée, vous n'étiez qu'une dizaine d'enfants. Peu à peu le château allait se remplir de gosses, chacun d'entre eux porteur de son histoire, chargé de sa tragédie. Certains avaient perdu père et mère, d'autres étaient

orphelins à demi. Quelques adolescents avaient passé une partie de la guerre au château, ce château que, Dieu sait pourquoi, l'on appelait « de Là-Bas ». D'autres encore étaient des rescapés des camps.

Envoyait-on « là-bas » ceux qui n'avaient plus de lieu ?

Les noms de certains de tes compagnons te reviennent en mémoire. Il y avait Ada et son frère David, les sœurs jumelles Léona et Rosa, que l'on confondait, et si l'on réprimandait l'une, elle s'écriait : « Ce n'est pas moi, Léona, c'est Rosa la coupable » et l'autre de même : « Moi je suis Rosa, c'est Léona la coupable ! »

Il y avait aussi la blonde Annette, que tu aimais beaucoup, à qui tu restas liée après votre départ du château, et que tu perdis de vue lorsqu'elle s'embarqua pour les Etats-Unis. Il y avait Esther que tu retrouvais en Israël. Parmi les garçons se détachent les noms de Maurice, de Léon, de Henri, et celui de Kurt, dont tu fus éprise, mais il dut ne pas s'en apercevoir.

Pour la première fois, ta mère était pour toi à la fois proche et lointaine : tu la partageais avec d'autres enfants. Sans doute est-ce pourquoi tu gardes le souvenir intense de courtes vacances à Bruxelles, où vous aviez conservé l'appartement rue Comtesse des Flandres.

Tu étais persuadée que cette semaine de vacances se situa en décembre, au moment des fêtes de la fin d'année ; mais une lettre retrouvée récemment précise que ce fut fin février. Il faisait très froid, la maison était glaciale à notre arrivée. Tu revois ta mère chargeant le poêle de charbon, l'allumant, et tisonnant, tisonnant, jusqu'à ce que rougeois la chaleur. Pourquoi ce souvenir-là t'émeut-il tant aujourd'hui ?

De cette semaine de vacances tu gardes des images lumineuses. Après quatre années d'occultation, la ville retrouvait ses odeurs et couleurs d'avant-guerre : les marrons chauds sur les boulevards, les vitrines illuminées, tout était merveilleux.

Le lendemain de son arrivée au château, le 16 octobre 1945, maman répondit à la première lettre qu'elle reçut

de Hella, sa sœur aînée, qui se trouvait à La Havane avec son mari, sa fille et son fils depuis 1941.

Ils avaient fui la Belgique en 1940, peu après l'invasion allemande, traversant la France jusqu'au pays basque, où ils attendirent tout l'hiver qu'un visa leur soit délivré pour passer en Espagne. Ils s'embarquèrent ensuite à Lisbonne et arrivèrent à New York le jour où l'Allemagne attaqua l'U.R.S.S. Après un séjour à Ellis Island, ils s'en furent à Cuba. C'est de La Havane que parvint cette toute première lettre après la fin de la guerre. Ta mère la conserva précieusement, et tu la retrouveras parmi ses papiers personnels en Israël. On peut y lire la joie de nous savoir en vie, en même temps qu'une tristesse profonde : « La mort de ton mari m'a tellement frappée que je ne puis éprouver aucune joie. »

La réponse de ta mère, le 16 octobre, fut elle aussi conservée, avec le reste de la correspondance échangée de part et d'autre de l'Océan, d'un château vers une île.

« Enfin une lettre de vous !

Ce que j'ai souffert, je ne puis vous le dire, je ne suis pas capable d'en parler, cela me fait trop mal.

Enfin, nous sommes libérés. Mais hélas trop tard pour beaucoup des nôtres.

Vous me demandez ce que je fais ? Depuis hier je suis dans un home pour enfants avec Monique. Il faut bien que je gagne ma vie, mais je ne sais si je pourrai m'habituer à cet entourage. Souvent le désespoir me gagne, après toutes ces années d'angoisse, de chagrin, de misère. J'ai été très malade il y a quelques mois, une pneumonie, et Monique a eu la coqueluche, suivie d'une rougeole. A bout de forces, je tente de vivre pour ma fille.

Si je te conseille de revenir en Belgique ? Ici, tout le monde aspire à partir. Mais où ?

Certains ont repris des commerces, et leurs affaires sont bonnes. Quant à l'antisémitisme, officiellement, il n'existe plus, mais il y aura toujours des antisémites. »

La lettre suivante, du 12 novembre, est adressée à sa nièce, Esther, qui avait vingt et un ans. Elle lui donne des

détails sur notre vie :

« Nous sommes à Aische-en-Refail, un petit village du Brabant wallon situé sur la route de Bruxelles à Namur. Nous habitons dans un grand château (sans le luxe d'un château !), c'est un home pour enfants de notre religion, dont les parents ont été déportés, et qui sont restés sans famille. Pour l'instant il n'y a que vingt-trois enfants, de sept à quatorze ans, dont cinq fillettes. Moi, je m'occupe plus particulièrement des filles. Les garçons sont très sauvages, trois d'entre eux sont revenus d'un camp.

Je me lève à sept heures du matin et je termine ma journée lorsque les enfants sont au lit, entre huit et neuf heures du soir. Dans ma chambre (où j'ai un lit, une armoire, un petit bureau), j'écris, je lis ou je tricote, mais le plus souvent je ne tarde pas à m'endormir, tant je suis fatiguée.

Je suis heureuse de faire un travail utile : j'ai tellement pitié de ces enfants qui ont perdu l'amour et la tendresse de leurs parents.

Il y a un petit garçon qui s'appelle David, il est sauvage, têtu, méchant, c'est inimaginable, mais je l'aime malgré tout. Chaque fois que le facteur arrive, il demande : 'encore rien pour moi ?' et cela me fend le cœur.

Il y a aussi Maurice, douze ans, un si bon petit, et aussi la petite Ruth. Je les regarde, je me dis : 'Pourquoi leurs parents ne sont-ils plus là, pourquoi ne peuvent-ils jouir du bonheur de voir leurs enfants ?' Et je me fâche contre ce monde injuste, comment faire pour le changer ? mais hélas.

Comme je travaille toute la journée, je réussis parfois à oublier, mais, quand je rentre dans ma chambre, le soir, j'ai souvent le cafard, je ne te le cache pas. »

C'est Esther surtout qui nous écrivit régulièrement de La Havane. Dans cette île lointaine, elle aussi flottait dans un temps et un espace incertains, un entre-deux analogue au nôtre. Après sa mort, son frère découvrit dans un grand tiroir une boîte portant ces mots : « Personnel. Ne pas ouvrir. » C'est là que se trouvaient

les lettres reçues du château, ainsi que les copies des siennes, toutes dactylographiées.

Le 23 novembre elle écrivit à sa chère tante Berthe :

« Tu demandes ce que je fais, vraiment, parfois j'ai l'impression que toute ma vie ici n'est qu'une attente, ce qu'il y a ici est sans importance, vide de sens. On ne peut rien faire. Les étrangers n'ont pas le droit de travailler, sauf s'ils sont ouvriers diamantaires : scieurs, bruteurs ou tailleurs de diamants. Il en est de même pour les études : un étranger ne peut s'inscrire qu'en agronomie ou à l'école vétérinaire.

Te dire que je m'embête est encore un euphémisme. Mais si j'étais restée en Belgique ce serait encore pis, j'aurais subi le sort de mes amies : ma meilleure amie est morte du typhus dans un camp en Pologne.

On dit que chez les Russes il y a encore tant de déportés dont on n'a pas les listes, est-ce vrai ? J'espère encore toujours avoir des nouvelles de tante Anna et de Betsy.

Comment vont Lucy et Sonia ? Sais-tu quelque chose de tante Perel, tante Léa, Tante Anna, tante Baby, Tante Maria et leur famille ? »

Elle s'inquiète aussi du sort des orphelins du château.

« Que fera-t-on d'eux ? Penses-tu qu'on pourra les envoyer en Palestine, où au moins ils auront un avenir dans leur propre pays ? »

L'Etat d'Israël n'ayant pas encore été créé, cette Palestine était souvent inaccessible, à cause du *Livre blanc* instauré par les Britanniques en 1939, limitant l'immigration à un moment critique de l'histoire du peuple juif.

« Mardi passé, les Israélites de La Havane ont manifesté pour protester contre le *Livre blanc*, pour que l'Angleterre fasse justice aux Juifs et remplisse la promesse qu'elle nous a faite. Cette manifestation en elle-même n'est pas grand-chose, mais les Israélites de toute l'Amérique Latine et peut-être de l'Amérique du Nord, s'uniront aux Juifs de Cuba, il y aura des manifestations

un peu partout. Si le président Truman, qui est intervenu en notre faveur, n'a rien pu obtenir, il y a peu d'espoir d'arriver à un résultat, mais si l'on ne tente rien, l'on n'obtiendra rien du tout.

La justice, c'est une si belle idée, tu sais, on vit, on lutte, on meurt pour elle, et qu'a-t-on obtenu jusqu'ici ? Enfin, ne désespérons pas trop.

As-tu lu *The Forgotten Ally* de Van Passen ? Dans ce livre il explique clairement tout ce qui se rapporte au problème de la Palestine. »

Ailleurs elle interroge encore :

« A-t-on formé de nombreux homes pareils en Belgique ? Tu ne me dis pas ce que l'on compte faire de tous ces petits orphelins ? Vont-ils partir pour la Palestine ou rester en Belgique ? Des particuliers peuvent-ils en adopter ? Y a-t-il une école dans le home ? »

Réponse de maman le 15 février 1946 :

« Il y a environ 25 homes en Belgique : chacun compte de 50 à 60 enfants qui ont été cachés sous l'Occupation, dans des couvents ou chez des particuliers ; la plupart sont baptisés. L'on tente de retrouver leur famille, proche ou lointaine, afin de savoir si on veut les adopter, soit en Palestine, soit en Amérique. »

En 2002, j'appris qu'un livre venait de paraître, une enquête socio-historique consacrée à ces homes. Il s'agissait de recherches sous les auspices de la Fondation de la Mémoire contemporaine de Bruxelles : *Bâtir le lendemain*. Sous-titrée : *L'aide aux Israélites victimes de la guerre et le Service social juif de 1944 à nos jours*. Non sans peine j'ai réussi à me procurer cet ouvrage. Qu'espérais-je y trouver ?

A la page 76 l'on peut lire : « Le home de Là-Bas, à Aische-en-Refail (Perwez), est un château vétuste, à la campagne, En 1947, il héberge 67 enfants (30 garçons et 37 filles) de 6 à 16 ans. Le personnel du home compte 19 personnes (un directeur et sa dame, cinq éducateurs non-qualifiés, deux institutrices, un instituteur, trois lingères-couturières, une cuisinière, une aide-cuisinière, trois femmes à journée, un homme de peine). On y

célèbre les fêtes nationales belges et les fêtes juives. Le home est fermé en août 1947. »

(J'ai réussi à contacter l'auteur de cette étude, Catherine Massange. Elle m'a dit que peu de documents avaient été retrouvés au sujet du « château de Là-Bas ». Une seule photo de groupe, mais il n'était pas certain qu'elle ait été prise à Aische, peut-être à Profondsart. Quant à l'origine de ce nom : « Là-Bas », non, elle n'en savait rien.)

En effet, comme l'affirme ce livre, l'on y célébrait les fêtes juives. Tu ne peux te souvenir que de Hanoukka et de Pourim, puisque à Pâque vous étiez à Ostende, chez ton grand-père. Chacune de ces fêtes était l'occasion d'une mise en scène dramatique des événements commémorés. Et le théâtre déjà te fascinait. Dans un spectacle rappelant le miracle de Hanoukka, l'on t'avait confié le rôle d'une femme âgée offrant un bol de lait à Maccabée. Il fallait tendre ce bol avec dévotion, d'un geste d'offrande. Tu n'y parvins pas, le rôle te fut ôté et confié à une fillette plus âgée. Pour la fête de Pourim, tu devais jouer le rôle d'une suivante de la reine Esther. Pour une obscure raison, tu échouas également.

Mais les fêtes les plus belles, c'étaient les promenades à travers la campagne. Tu te souviens surtout d'une longue marche dans la neige à la tombée de la nuit, où tu vis se lever la lune.

Les anniversaires aussi étaient fêtés. Le 20 janvier 1947, tu reçus une boîte de papier à lettres bleu. En te l'offrant, le directeur plaisait en t'appelant « femme de lettres », expression que tu entendais pour la première fois.

Conservée parmi d'autres, la première lettre que j'écrivis :

« Chère famille,

Vous ne savez pas comme j'étais contente de recevoir des nouvelles de vous.

L'école où je vais maintenant me plaît bien, mais la demoiselle est un peu sévère. Je lis souvent des livres entiers. Dans l'école où j'allais avant, la demoiselle était

aussi très sévère, mais quand je suis partie, elle m'a embrassée mille fois. On venait d'apprendre l'analyse grammaticale, les attributs ainsi que les compléments. Est-ce que l'espagnol est une drôle de langue ? Je n'ai plus rien à écrire. Je vous embrasse très, très fort. »

L'école au château se composait d'une seule grande pièce, où nous étions tous réunis, tous âges confondus. Les bancs étaient disposés sur quatre rangées, chacune correspondant à une ou deux années d'études. Je me souviens de l'institutrice : mademoiselle Dorval. Non, elle n'était pas « sévère », mais elle devait faire face à de rudes gaillards qui n'étaient pas toujours commodes. Son fiancé, qui venait parfois l'attendre à la fin des classes, suscitait notre curiosité.

A la fin de l'année, tu reçus un livre de prix, que j'ai conservé : *L'Ami Fritz* d'Erckmann-Chatrian. Publié dans la Bibliothèque verte, comme *Sans famille*. Sur la page de garde, en dessous du cachet :

Home d'Enfants de Là-Bas
lez Perwez (Brabant)

L'institutrice avait calligraphié :

Monique Klener 1^{er} Prix
Est admise à passer en quatrième année d'études
26 juin 1946

Si, à l'âge de huit ans, tu allais te retrouver en quatrième année, c'est que, en septembre 1944, tu étais entrée immédiatement en deuxième année. Car, durant ces longs mois de réclusion, ta mère t'avait enseigné à lire, à écrire, à calculer.

Tu oublies de mentionner la présence d'un éducateur venu de Palestine, nommé Dov. Au début de sa première leçon, il dessina au tableau la carte d'Eretz Israël. Ce pays a la forme d'une harpe, nous dit-il, et cette phrase te fit rêver. Il nous apprit une chanson : « Nous irons

en Eretz, quand nous partirons, en Eretz, en Eretz, en Eretz Israël. »



L'école du Château de Là-bas.
Monique Jutrin, troisième dans la file de gauche.
Les petites filles chantent et miment : « Ainsi font font font les petites marionnettes ».

De La Havane, Esther nous envoyait des cartes postales qui te faisaient rêver à un pays merveilleux :

« Ne te figure pas que tout dans ce pays est aussi beau que ces vues que je t'envoie : tu sais, les taudis, on ne le photographie pas. Ce qu'il y a de misère, c'est incroyable, on n'a jamais vu cela en Belgique, du moins pas avant la guerre. Les pauvres vivent dans des cavernes ou dans des cabanes de bois. Quant aux maladies, les médecins belges ne les ont sans doute jamais vues.

Et, à cause de la misère qui règne, il y a énormément de voleurs. Je ne sais combien de fois l'on nous a déjà cambriolés. A présent nous avons des grilles à toutes les fenêtres, et malgré cela il faut toujours faire bien attention à ne rien laisser près des fenêtres ; même les enfants viennent parfois, chargés de sacs à dos et de grands bâtons surmontés d'un crochet, pour voir ce qu'ils peuvent sortir entre les barreaux. »

A lire cette correspondance, il apparaissait comme une évidence que nous nous reverrions, que les retrouvailles étaient proches.

« Je crois que nous nous entendrons très bien, petite Monique, malheureusement je ne sais pas encore quand nous nous reverrons, j'espère que ce sera bientôt. »

Ailleurs, Esther évoque la plage de La Havane, qu'elle ne fréquente que rarement : il y a un peu de sable artificiel et il n'est pas permis de nager trop loin de la côte, car il y a des requins. C'est alors qu'elle se souvient de la plage « de chez nous » :

« Chez nous, à la plage, j'adorais nager très très loin, j'avais une impression de liberté comme si toute la mer m'appartenait. Quand j'étais en vacances, chez vous, à Ostende, je te mettais dans la grande voiture avec tous tes jouets, et nous allions à la plage ; tu étais toujours si sage avec moi. J'espère que nous pourrons encore aller à la plage ensemble. Sais-tu nager ? Sinon, je te l'apprendrai et aussi à ramer, c'est très amusant

Tu dois encore patienter un peu avant de nous voir, nous aussi, mais tu verras, le temps passe vite, et une fois que nous serons tous réunis, nous ne nous séparerons plus. »

Le 17 juin 1946, maman apprend que sa sœur Hella et les siens ont décidé de ne pas revenir en Belgique : c'est à New York qu'ils s'établiront.

« Je dois vous dire que cela m'a fait de la peine d'apprendre que vous ne revenez pas en Belgique. J'étais déjà si heureuse à l'idée de vous revoir ; quand nous reverrons-nous maintenant ? Enfin je vous souhaite à tous bonne chance ; je pense que vous avez bien raison

de ne pas revenir, car tous ici n'ont qu'un désir : c'est d'aller là-bas ! »

Mais tes lettres à toi, que disaient-elles ? Peu de sentiments y sont exprimés. Tu y mentionnes les noms de tes amies, les noms de tes poupées, l'horaire de tes journées. Tu y parles de timbres, des beaux timbres cubains colorés, que tu détaches des enveloppes pour les collectionner. Et des cartes postales, « les vues des palmiers et de la nature ». Et aussi de l'apparition de la neige, et des bonshommes de neige que vous modelez. Et d'un tout petit mouton né dans la bergerie, « c'est si mignon de voir ça ». Et ta meilleure amie s'appelle Esther, et trois garçons se prénomment Simon.

Le 17 juin tu écris que l'un des éducateurs a grimpé dans le cerisier pour couper une branche : ensuite les enfants ont cueilli les fruits et les ont rangés dans un panier pour le dessert. Dans cette même lettre du 17 juin : « J'aime bien inventer des poésies et je voudrais devenir poète. » Ce désir de « devenir poète » sera répété dans les lettres qui suivront. Car tu poursuivras cette correspondance avec ta cousine lointaine après avoir quitté le château.

Un jour, à propos d'un poème où il s'agissait d' « un poète qui cherche sa lumière dans la nuit », Esther t'écrivit le 5 avril 1952 :

« J'ai lu et relu ta poésie avec plaisir. Je suis très heureuse de voir que si jeune tu comprends déjà ce que c'est que d'être poète. Tu la trouveras ta lumière, petite Monique chérie. Sois toujours sincère comme tu l'es aujourd'hui et tu la trouveras. Pour les uns cette lumière est la beauté – elle l'était pour les Grecs – ; pour d'autres elle est la vérité – et chaque philosophe n'en voit qu'une facette ou deux – ; pour certains elle est la foi religieuse ; pour d'autres encore, l'aspiration à l'au-delà, ou encore, l'amélioration du sort des malheureux. Chacun trouve sa lumière. Ce qui compte, je le répète, c'est qu'on soit sincère. »

Vinrent « les grandes vacances ».

Tu quittas définitivement le Château de Là-Bas début juillet, pour rejoindre tes grands-parents à Ostende. Maman ne partit que le 20 août 1946. En effet, une lettre du 21 août écrite par le père d'Esther, adressée à sa femme, apprend que, peu après son arrivée en Belgique, il prit contact avec les survivants de la famille. La veille, lorsqu'il avait téléphoné au château, le directeur lui avait répondu que sa belle-sœur « venait de les quitter pour de bon il y a une heure ». Comme il lui indiqua quel autobus elle avait pris, l'oncle Mendel put surprendre maman à son arrivée à Bruxelles. La joie de ta mère fut grande.

Si je revis mon oncle, ainsi que mon cousin Simon,

à plusieurs reprises, je ne pus rencontrer ni ma tante ni sa fille. Tante Hella ne revint jamais en Belgique. Sa fille Esther non plus : lorsqu'elle quitta Israël, où elle passa quelques années avant la guerre de Suez, c'est à Paris qu'elle fit escale. Et en 1978, quand tu arrivas à New York pour la première fois, ton oncle était gravement malade : tu ne pus le rencontrer, ni lui, ni Esther. Seul Simon nous reçut dans son bureau à Manhattan.

Dans tes rêves nocturnes, il en avait toujours été ainsi : tu arrives à New York, tu cherches l'immeuble où habite ta cousine, mais tu ne le trouves pas, errant sans fin dans les rues.

